

Ce n'était pas une fillette de dix ans qui était entrée à Notre-Dame de Larnay, mais un monsieur furieux. Dès que l'enfant se sentit abandonnée par son père et sa grand'tante, elle entra dans une rage qui ne cessa guère pendant deux mois ; c'était une agitation effrayante, torsions et roulements sur le sol, coups de poing appliqués sur la terre, la seule chose qu'elle pût facilement toucher ; le tout accompagné d'affreux aboiements et de cris de désespoir que l'on percevait des environs mêmes de la maison. Impossible de la quitter une seconde. Pour la calmer, les Sœurs essayèrent plusieurs fois de lui faire faire de courtes promenades avec ses compagnes ; mais ses accès de fureur la reprenaient au milieu, elle criait, se jetait dans un fossé de la route et se débattait avec une invraisemblable énergie nerveuse lorsqu'on essayait de la faire rentrer. Il fallut plusieurs fois l'emporter par les épaules et par les jambes, en dépit de ses rugissements, et les Sœurs rentraient, confuses devant l'émoi des ouvriers et des paysans, qui avaient l'air de croire qu'elles attentaient à la vie d'une enfant ; la malheureuse, en réalité, subissait de par ses infirmités accumulées, la torture de l'âme, plus douloureuse encore, probablement, que le supplice du corps.

Chaque fois que ses mains pouvaient attraper une personne de son entourage, elle tâtait aussitôt la tête, et si, au lieu du béguin des autres sourdes-muettes, elle rencontrait la coiffe rigide d'une religieuse, elle entraînait dans une nouvelle colère.

Pourtant, la Sœur Marguerite avait commencé l'instruction de sa terrible élève. Remarquant que Marie avait une particulière affection pour un petit couteau de poche apporté de chez elle, elle le lui prit. Marie se fâcha. Elle le lui rendit un instant et lui mit les mains l'une sur l'autre, l'une coupant l'autre, ce qui est le signe abrégé pour désigner un couteau chez les sourds-muets, puis elle lui reprit l'objet : l'enfant fut irritée, mais, dès qu'elle eut l'idée de refaire elle-même le signe qui lui avait été appris, on lui rendit le couteau définitivement. Le premier pas était fait : l'enfant avait compris qu'il y avait un rapport entre le signe et l'objet.

Son institutrice poursuivit dans cette voie. Elle avait su de la tante de Marie que celle-ci aimait spécialement le pain et les œufs, aussi lui servait-on souvent un œuf au réfectoire. Un

jour, après qu'elle a palpé avidement son œuf, la sœur le lui reprend, en lui faisant sur les mains le signe qui désigne l'œuf. L'enfant se fâche, et comme ce jour-là elle ne répète point le nouveau signe, on ne lui rend pas l'œuf et on lui sert de la viande à la place. Mais elle n'était pas contente et tâtait jalousement dans les assiettes voisines pour savoir si l'on avait donné des œufs à ses compagnes. Le lendemain, on lui remet un œuf dans son assiette, elle s'en empare, on le lui reprend en lui répétant le signe, et comme elle le reproduit à son tour, on lui restitue enfin l'œuf tant convoité. Ainsi en fut-il du pain, des autres aliments et même du couvert. Au bout de peu de temps, l'on en vint à ne rien préparer pour elle sur la table du réfectoire, et elle prit alors l'habitude, en arrivant, de demander par les signes indiqués tout ce qui lui était nécessaire.

Puis ce fut le tour d'une minuscule batterie de cuisine qu'elle palpa pendant des heures entières.

On l'avait donc initié à un premier dictionnaire, si l'on peut dire ; dictionnaire essentiellement synthétique, où un seul signe désigne un seul objet. Mais il était impossible de continuer longtemps cette méthode et de charger sa mémoire d'un nombre suffisant de signes pour que chacun désignât sans confusion un objet : pouvait-on même inventer assez de signes simples pour cela ? Il fallait entrer dans la voie de l'analyse. C'est ce que fit la Sœur Marguerite, en apprenant à son élève l'alphabet dactylologique, que l'on enseignait aux sourds-muets avant la découverte de la méthode vocale, dite milanaise, et dont beaucoup encore se servent entre eux. Seulement, tandis que les sourds-muets ordinaires voient les signes, il fallait, bien entendu, les poser, pour ainsi dire, sur la main de l'enfant afin de les lui faire sentir. Procédant, comme toujours, du connu à l'inconnu, la Sœur montra à son élève l'équivalence qui existait entre tel signe résumé qu'elle lui avait appris tout d'abord et le groupe de signes correspondant qui en est comme la monnaie. Ainsi l'enfant sut bientôt désigner, à son gré, le couteau, ou par le signe abrégé de sa première instruction ou par les quatre signes de la seconde. La petite sourde-muette avait maintenant à sa disposition une nouvelle langue, dans laquelle on pouvait lui signifier les choses en nombre illimité. Elle parlait en quelque sorte. Il fal-